

LES MANGEURS DE FEU

TIDANA, LE TROUEUR DE TETES

Première partie

UNE FÊTE A MELBOURNE

Enfin, plaisanterie américaine qui porta au comble la rage des Powellians, sur les onze heures, une procession de good-fellows se mit à parcourir les rues avec des torches, suivant un cercueil luxueusement installé, sur lequel le nom Powell était inscrit à l'aide de larmes d'argent artistement assemblées.

Immédiatement, en réponse, les Anglo-Australiens promènèrent par les rues l'effigie de Tyler pendu à un gibet.

Mais cela n'avait pas l'esprit d'à-propos de la plaisanterie des Américains, et la palme resta à ces derniers... Bref, Melbourne se coucha dans la fièvre ; il y avait dans l'air un peu de cette émotion qui doit précéder des grandes batailles, quand bivouaquent en présence deux armées qui doivent en venir aux mains.

Tom Powell habitait une charmante petite villa un peu en dehors de la ville, qu'un de ses admirateurs avait mise à sa disposition. Il venait de rentrer chez lui, sur les deux heures du matin, et s'était mis au bain pour se délasser et donner plus de jeu à ses articulations, lorsque le nègre qui le servait vint le prévenir qu'un inconnu, enveloppé tout entier dans un manteau de couleur sombre, demandait à lui parler.

—Encore quelque porteur d'adresses et de félicitations, fit le boxeur d'un ton bourru. Ma foi ! je ne veux pas me déranger pour lui ; qu'il entre ici, s'il veut !

—Je m'en voudrais de vous causer le moindre trouble, M. Powell, dit l'inconnu qui avait suivi le domestique sur les talons ; nous serons très bien ici pour causer.

—Quel motif peut vous amener à cette heure ? demanda le boxeur d'un air visiblement contrarié.

L'inconnu regarda le noir.

—Laisse-nous, Bob, ordonna Powell à son serviteur.

—Maintenant, monsieur, ajouta-t-il dès que le nègre eut disparu, vous pouvez parler.

L'étranger enleva son manteau, dont le large collet était rabattu sur son front, et apparut le visage masqué aux yeux de plus en plus étonnés de son interlocuteur.

Powell se souleva à demi dans sa baignoire et le regarda pendant quelques instants avec une évidente curiosité.

—Que signifie cette plaisanterie ? finit-il par lui dire ; nous ne sommes cependant pas en carnaval.

L'homme masqué restait comme pétrifié d'admiration en présence de l'athlète aux larges épaules, au cou de taureau, aux bras puissants et aux poings formidables qu'il avait sous les yeux.

—J'avais beaucoup entendu parler de votre force sans rivale, gentleman, fit-il en s'inclinant ; mais je ne m'étonne pas que vous n'ayez jamais été vaincu, en voyant le moule colossal dans lequel la nature vous a pétri, et je crois que vous ne rencontrerez pas plus votre maître dans l'avenir que vous ne l'avez trouvé dans le passé... Nous ne sommes pas, en effet, au carnaval ; mais des motifs de la plus haute gravité exigent que vous ne puissiez me reconnaître à Melbourne après la conversation que je vais avoir avec vous.

Le boxeur, calmé par la flatterie à l'aide de laquelle l'inconnu était entré en matière, répondit d'un ton singulièrement radouci :

—Vous savez vos affaires, gentleman ; gardez donc votre masque, et faites-moi connaître les motifs de votre visite.

—J'éprouve, je dois vous l'avouer, une certaine difficulté à vous faire part du but de ma démarche auprès de vous ; j'ai, en effet, à vous proposer un marché, et dans des circonstances telles que si vous veniez à ne pas l'accepter, il faudrait, si la chose était possible, que notre conversation fût... comme si elle n'avait existé.

—Je ne comprends pas.

—Je vais essayer d'être plus clair... J'ai besoin d'un service qui, si vous voulez bien le rendre, sera payé... le prix auquel vous fixerez votre concours. Eh bien, tout dépend de ceci : consentirez-vous à le rendre sans rien savoir des motifs qui me font agir, ou bien, avant de vous prononcer, exigerez-vous plus d'éclaircissements, plus d'explications que je ne pourrais vous en donner ?

—Voyons d'abord le service ; il se pourrait que je puisse vous le rendre sans avoir besoin de connaître vos motifs. Je ne suis pas curieux, et pour peu que la chose soit faisable, il est fort probable que je ne vous en demanderai pas davantage.

—Nous allons bien voir. Il y a un homme à Melbourne qui gêne une puissante association, et...

—Il faudrait le supprimer... Un assassinat ! Je ne mange pas de ce pain-là !

—Vous n'y êtes pas. Écoutez moi patiemment ; pour celui-là, nous nous en chargeons ; avant huit jours, grâce à un petit plan que j'ai élaboré, il sera en notre pouvoir. Cependant, quelque bien dressées que soient nos batteries, nous craignons, ce qui nous est déjà arrivé, qu'il ne nous échappe

encore, grâce à l'appui d'un ami qui s'est constitué son surveillant, son protecteur... son chien de garde.

—J'ai compris... C'est de l'ami qu'il faudrait alors se débarrasser ?

—Oui ; mais pas comme vous pensez... Un assassinat ! fi donc ! De tels moyens sont indignes d'un gentleman.

—Alors vous avez trouvé un moyen, vous, de tuer les gens sans les assassiner ?

—Quand on les met à même de se défendre à armes égales.

—Si vous parlez par énigmes...

—M. Powell, les hommes que vous avez, en Angleterre, dépêchés proprement au pays des ancêtres, les avez-vous assassinés ?

—Non pas, morbleu ! Les juges de l'assaut ont toujours déclaré que je m'étais conduit avec une parfaite loyauté ; je défendais ma peau au même titre que mes adversaires.

—Eh bien, ce que vous avez fait à Londres, ne pouvez-vous le refaire à Melbourne ?

—Quoi vous aussi, vous avez intérêt à ce que j'extermine James Tyler ?

—Il ne s'agit pas de cet homme.

—Alors c'est contre cette brute de Sam, ou cet idiot d'Irlandais que...

—Nullement.

—A la bonne heure, car à moins que les juges du camp ne m'y forcent, je ne consentirai jamais à lutter contre ces deux imbéciles, qui n'ont même pas les notions les plus élémentaires de l'art de la boxe ; c'est un assaut courtois que je donne, où il peut, il est vrai, y avoir mort d'homme comme dans un duel, mais ce n'est pas une rixe où chacun tape à tort et à travers. Les malheureux sont simplement alléchés par la somme énorme qui doit revenir à mon vainqueur ; tant pis pour eux si on me contraint à accepter de pareils adversaires ; pour donner une leçon à ceux qui seraient tentés de les imiter, du premier coup de poing je leur défoncerai le crâne. Comme vous voyez, si c'eût été à eux que vous eussiez eu affaire, leur peau ne vous eût pas coûté un penny.

—Tranquillisez-vous, je vous réserve un adversaire digne de vous.

—Mais il n'y a que ces trois individus d'inscrits, James Tyler, l'Américain, qui est un champion redoutable, un vrai boxeur, celui-là ; puis le nègre Sam et Micheal O'Kelly.

—Ne vous inquiétez de rien, le personnage qui nous gêne se produira en temps voulu, si vous acceptez nos propositions

—Qui sont ?

—D'asséner, dans la chaleur de la lutte, un coup de poing si malheureux sur le crâne du champion qui se présentera au nom de la France...

—Qu'il ne s'en relèvera plus.

—Vous complétez ma pensée, M. Powell ; vous avez l'esprit aussi délié que le poignet solide.

—Vous me flattez, gentleman.

—C'est qu'alors la vérité est une flatterie, M. Powell.

—Et dans le cas où j'accepterais ?...

—Je vous ai dit que vous pouviez fixer vous-même le prix de votre précieux concours.

—Hein ! c'est une grave affaire !...

—Oh ! M. Powell, un simple coup de poing.

—Au bout duquel il y a la mort d'un homme... On a une conscience, voyez-vous !

—Aie ! pensa l'inconnu, ce sera plus cher que je ne croyais.

Il reprit à haute voix :

—C'est vrai, M. Powell, vous avez une conscience... j'en ai une aussi... tout le monde en a une... les relations ne seraient pas possibles sans cela, on ne pourrait se fier à personne... mais votre conscience n'a rien à voir dans cette affaire... Vous êtes le champion de l'Angleterre et de l'Australie, dans un assaut officiel, et vous défiez les champions de toutes les autres nations... un homme relève le gant au nom de la France, de cette ennemie séculaire de la vieille Angleterre ; quel est votre devoir, monsieur Powell?... Ne devez-vous pas, par un triomphe éclatant, foudroyant, montrer la supériorité du léopard britannique ?

—Oui ; mais je ne suis pas obligé de tuer mon adversaire pour le vaincre.

—Ah ! M. Powell, échauffé par le patriotisme, pouvez-vous bien répondre de vos coups ?

—Non, certainement.

—Vous voyez bien que votre conscience n'a que faire en cette occasion ; nous ne vous demandons qu'à ne pas réprimer votre fougue patriotique...

—Et à tuer un homme... inutile de chercher à m'amuser, c'est bien là ce que vous venez me demander ; jouons franc jeu, j'aime mieux ça, c'est plus carré, plus net que toutes vos finasseries, qui n'ont d'autre but que de marchander sur le prix.

—Eh bien, soit, je préfère aussi les situations franches, reprit l'étranger, avec un suprême dédain ; et si vous ne m'aviez pas parlé de votre cons-